ŒUVRES COMPLÈTES
DE MARCEL PAGNOL

12

Œuvres
complètes
de Marcel
Pagnol

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illustrations de
Boncompain, Mühl et Palayer

Aux éditions du Club
de l'Honnête Homme

1977

© Club de l'Honnête Homme, 1977.

SOUVENIRS D'ENFANCE

3. Le Temps des secrets

4. Le Temps des amours

Les Secrets de Dieu

(Nouvelle inédite)

SOUVENIRS D'ENFANCE

3.

Le Temps
des secrets

A mon fils Frédéric.

M. P.

Après la terrible affaire du château, si glorieusement terminée par la victoire de Bouzigue, la joie s'installa dans la petite Bastide-Neuve, et les grandes vacances commencèrent.

Cependant, la première journée ne fut pas celle que j'avais vécue par avance avec tant de frémissante joie : Lili ne vint pas m'appeler à l'aube, comme il me l'avait promis, et je dormis profondément jusqu'à huit heures.

Ce fut le tendre crissement d'un rabot qui me réveilla.

Je descendis en hâte aux informations.

Je trouvai mon père sur la terrasse : il redressait l'équerre d'une porte gonflée par l'hiver, et des copeaux en crosse d'évêque montaient s'enrouler jusque sous son menton.

Tout à son ouvrage, il me montra du doigt une feuille de papier suspendue par un brin de raphia à la basse branche du figuier : je reconnus l'écriture et l'orthographe de mon cher Lili.

ce matin on peut pas aller aux piège, je suis été avec mon Père pour la Moison au chant de Pastan. Viens. on manje sous les pruniers. viens. te prése pas. on nié tout le jour. ton ami Lili. Ya le mullet. Tu pourras monté dessus. viens. ton ami Lili. Cet le chant des becfigue de l'an pasé. viens.

Ma mère, qui venait de descendre à son tour, chantait déjà dans la cuisine.

Pendant que je savourais mon café au lait, elle prépara ma musette : pain, beurre, saucisson, pâté, deux côtelettes crues, quatre bananes, une assiette, une fourchette, un verre et du sel dans un nœud de roseau, bouché par un gland de kermès.

La musette à l'épaule et mon bâton à la main, je partis tout seul vers les collines enchantées.

Pour aller au « champ des becfigues », je n'avais qu'à traverser le petit plateau des Bellons et à descendre dans le vallon : en remontant le fond de la faille, je pouvais arriver au champ perdu en moins d'une heure. Mais je décidai de faire un détour par les crêtes, en passant sur l'épaule de la Tête-Ronde, dont la noire pinède terminale, au-dessus de trois bandeaux de roche blanche, se dressait dans le ciel du matin.

Le puissant soleil de juillet faisait grésiller les cigales : sur le bord du chemin muletier, des toiles d'araignée brillaient entre les genêts. En montant lentement vers le jas de Baptiste, je posais mes sandales dans mes pas de l'année dernière, et le paysage me reconnaissait.

Au tournant de Redounéou, deux alouettes huppées, aussi grosses que des merles, jaillirent d'un térébinthe : j'épaulai mon bâton, je pris mon temps (comme l'oncle Jules) et je criai : « Pan ! Pan ! » Je décidai que j'avais tué la première, mais que j'avais tiré trop bas pour la seconde et j'en fus navré.

La vieille bergerie avait perdu la moitié de son toit ; mais contre le mur en ruine, le figuier n'avait pas changé : au-dessus de sa verte couronne, la haute branche morte se dressait toujours, toute noire contre l'azur.

Je serrai le tronc dans mes bras, sous le bourdonnement des abeilles qui suçaient le miel des figes ridées, et je baisai sa peau d'éléphant en murmurant des mots d'amitié.

Puis je suivis la longue barre qui dominait la plaine en pente de la Garette... Sur le bord de l'à-pic, je retrouvai les petits tas de pierres que j'avais construits de mes mains pour attirer les culs-blancs, ou les alouettes des montagnes... C'est au pied de ces perchoirs que nous placions nos pièges l'année précédente, c'est-à-dire au temps jadis...

Lorsque j'arrivai au pied du chapiteau du Taomé, j'allai m'asseoir sous le grand pin oblique, et je regardai longuement le paysage.

Au loin, très loin, sur ma droite, au-delà de collines plus basses, la mer matinale brillait.

Devant moi, au pied de la chaîne de Marseille-Veyre, nue et